

MOHAMED EL KHATIB

ARTISTE ASSOCIÉ AU THÉÂTRE DE LA VILLE

Stadium

une performance documentaire

27 SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE 2017

À LA COLLINE-THÉÂTRE NATIONAL

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS

46^e édition

Dossier d'accompagnement

SAISON 2017 | 2018



© Pascal Victor

MOHAMED EL KHATIB COLLECTIF ZIRLIB

ARTISTE ASSOCIÉ AU THÉÂTRE DE LA VILLE

Stadium une performance documentaire

DU 27 SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE 20 H 30

DIMANCHES 16 H | RELÂCHE LUNDI

CONCEPTION **Mohamed El Khatib & Fred Hocké**

TEXTE **Mohamed El Khatib**

ENVIRONNEMENT VISUEL **Fred Hocké**

ENVIRONNEMENT SONORE **Arnaud Léger**

COLLABORATION ARTISTIQUE **Violaine de Cazenove, Éric Domeneghetti, Thierry Péteau**

CONSEILLERS ÉDITORIAUX **Ludovic Lestrelin (SOCIOLOGUE) & Roland Courbis (ENTRAÎNEUR)**

EN COLLABORATION AVEC LE **Kop Sang et Or, les Tigers, les Gueules Noires, les Bollaert Boy's**
& LES **Ch'tis Gavroches**

AVEC **53 supporters du Racing Club de Lens**

PRODUCTION Zirlib. AVEC LE SOUTIEN de la Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre de son programme New Settings et du Fonds de soutien SACD Théâtre.



COPRODUCTION Centre dramatique national de Tours-Théâtre Olympia – Tandem Douai-Arras, scène nationale – Festival d'Automne à Paris – Théâtre de la Ville-Paris – La Colline-Théâtre national – Châteaueuillon, scène nationale – Le Grand T, Nantes – TNB, Rennes – Théâtre du Beauvaisis – Les Scènes du Golfe, Vannes – La Scène-musée du Louvre-Lens. AVEC LE SOUTIEN de Sylvie Winckler.

Zirlib est conventionné par le ministère de la Culture et de la Communication/Drac Centre-Val-de-Loire, porté par la région Centre-Val-de-Loire et soutenu par la ville d'Orléans. Mohamed El Khatib est artiste associé au Théâtre de la Ville-Paris, au Centre dramatique national de Tours-Théâtre Olympia et au TNB-Rennes.

ACCUEIL EN RÉSIDENCES la ville de Grenay et Le Quai-CDN Angers-Pays-de-la-Loire.

CORÉALISATION La Colline-théâtre national – Théâtre de la Ville-Paris – Festival d'Automne à Paris.

DURÉE **1 H 45**



Le Monde

Inrockuptibles

MOUVEMENT

TRANSFUCE

une partition gestuelle et documentaire avec 53 supporters du racing club de lens

À chaque fois, des récits de vie. En deux spectacles, *finir en beauté* (écrit en hommage à sa mère décédée) et *Moi, Corinne Dadat* (avec une femme de ménage rencontrée à Bourges), Mohamed El Khatib a fait sensation dans le paysage théâtral. Celui qui se définit comme « auteur et fils d'ouvrier » entend restituer sur scène la parole vive de ces « gens de la moyenne » que chantait Colette Magny. « Une grande famille, dit-il, que je regarde toujours avec bienveillance et tendresse et qui peut tout autant m'effrayer quand j'observe la misère sociale, intellectuelle et politique qui en surgit parfois. » Sans misérabilisme, mais en empathie, Mohamed El Khatib crée aujourd'hui *Stadium*, projet chorégraphique pour 53 supporters du Racing Club de Lens. Loin de considérer le public des stades comme une foule grégaire, il s'agira notamment de vérifier que le football « permet aussi de représenter, d'incarner une histoire, des valeurs et un imaginaire. »

Jean-Marc Adolphe



SOMMAIRE

Sang et or, toute une pâte humaine...	p. 4	Actions avec le public	p. 12
Note de l'auteur, fils d'ouvrier	p. 5	Biographies	p. 13
Schéma	p. 6	Presse	p. 14
Note de contexte	p. 7	Tournée/Conseil littéraire	p. 18
Note d'intention	p. 8	C'est la vie / Conversation	p. 19
Entretien avec Mohamed El Khatib	p. 9	entre Mohamed El Khatib et Alain Cavalier	
Témoins	p. 11		

Sang et or, toute une pâte humaine

AVEC UNE SOIXANTAINE DE SUPPORTERS DU RACING CLUB DE LENS,
MOHAMED EL KHATIB MET EN SCÈNE UNE « PARTITION POUR CLASSE POPULAIRE ».

Même la baraque à frites (ouverte pendant l'entracte) ne saurait manquer au décor. Au stade comme au stade. Tribunes, fanions et banderoles, pom-pom girls, mascotte et tout le tintouin. Seuls manquent le ballon et les joueurs. Avec *Stadium*, qu'il a conçu et réalisé avec le vidéaste **Fred Hocké**, **Mohamed El Khatib** ne s'intéresse pas tant au football qu'au culte dont ce sport est l'objet, confiant le plateau du théâtre à une soixantaine de supporters du Racing Club de Lens. Le pari était osé, il est magistralement tenu.

Enfant et adolescent, Mohamed El Khatib a lui-même pratiqué le football à haut niveau. Suffisamment, sans doute, pour aller droit au but de son sujet, qui est de montrer combien « *cette pratique populaire permet aussi de représenter, d'incarner une histoire, des valeurs et un imaginaire.* » Le choix des supporters lensois comme partenaires d'aventure ne pouvait mieux tomber : à travers leurs récits et confidences, filmés en vidéo ou directement livrés sur scène, ce n'est pas seulement l'histoire d'un club qui défile, avec ses heures de gloire (le championnat de France 1998) et ses humiliations (la fameuse banderole brandie en mars 2008 dans l'enceinte du PSG, insultante pour les Ch'tis) ; mais encore des histoires de passion, de transmission, de générations que le club des Sang et Or fédère et stimule ; et au-delà, toute une pâte humaine malaxée par ce Nord ouvrier, minier, dont la crise fait aujourd'hui le lit du Front National. Sublime émotion lorsque le chœur des supporters entame, *a capella*, *Les Corons* de Pierre Bachelet, devenu l'hymne du bassin minier.

Mohamed El Khatib peut à juste titre qualifier *Stadium* de « *partition pour classe populaire* ». Parfois drôle, souvent émouvant, ce spectacle choral fraie son chemin parmi des paroles intimes, d'une vérité à fleur de vies. Sociologie généreusement incarnée, qui ne se prive pas de décocher des flèches plus politiques, sur la place de l'art dans la société, ou encore sur le fichage et les restrictions de liberté dont certains supporters ont été les cobayes involontaires. Avec *Stadium*, le théâtre sort de ses gonds : rarement spectacle aura été aussi « vivant ».

J.-M. A.



© Johanne Lamoulière

Note de l'auteur, fils d'ouvrier

11 Octobre 2010, publication de mon premier texte de théâtre *À l'abri de rien*. En découvrant la dédicace, à Yamna, mon père me dit : « *de toute façon dans cette maison y'en a que pour ta mère* ». Il n'a jamais lu le texte, et pour cause il ne sait pas lire. Je m'étais promis de lui faire un spectacle hommage en 2012.

Mais entre-temps, j'ai perdu ma mère pour qui j'ai écrit *Finir en beauté*. Cette fois il n'a rien trouvé à redire à la dédicace. Il était ouvrier. Il s'appelle Ahmed, pour lui, j'avais prévu d'intituler ma prochaine pièce *La vie d'Ahmed le magnifique* en racontant sa trajectoire d'ouvrier illettré ayant traversé le détroit de Gibraltar à la nage dans les années 1970. Mais d'une part, Alain Badiou m'a volé le titre pour une série théâtrale, d'autre part, cela aurait participé à faire fructifier ma propre mythologie de fils d'ouvrier. Or, la réalité est que mon père n'est pas qu'un noble ouvrier, il est avant tout un supporter de football. Et cette idée insupportable pour moi, il me faut enfin l'assumer. L'héritage est là, j'ai toujours eu non seulement un peu honte de mon père mais également de ma passion cachée pour le football. Il est temps de se réconcilier.

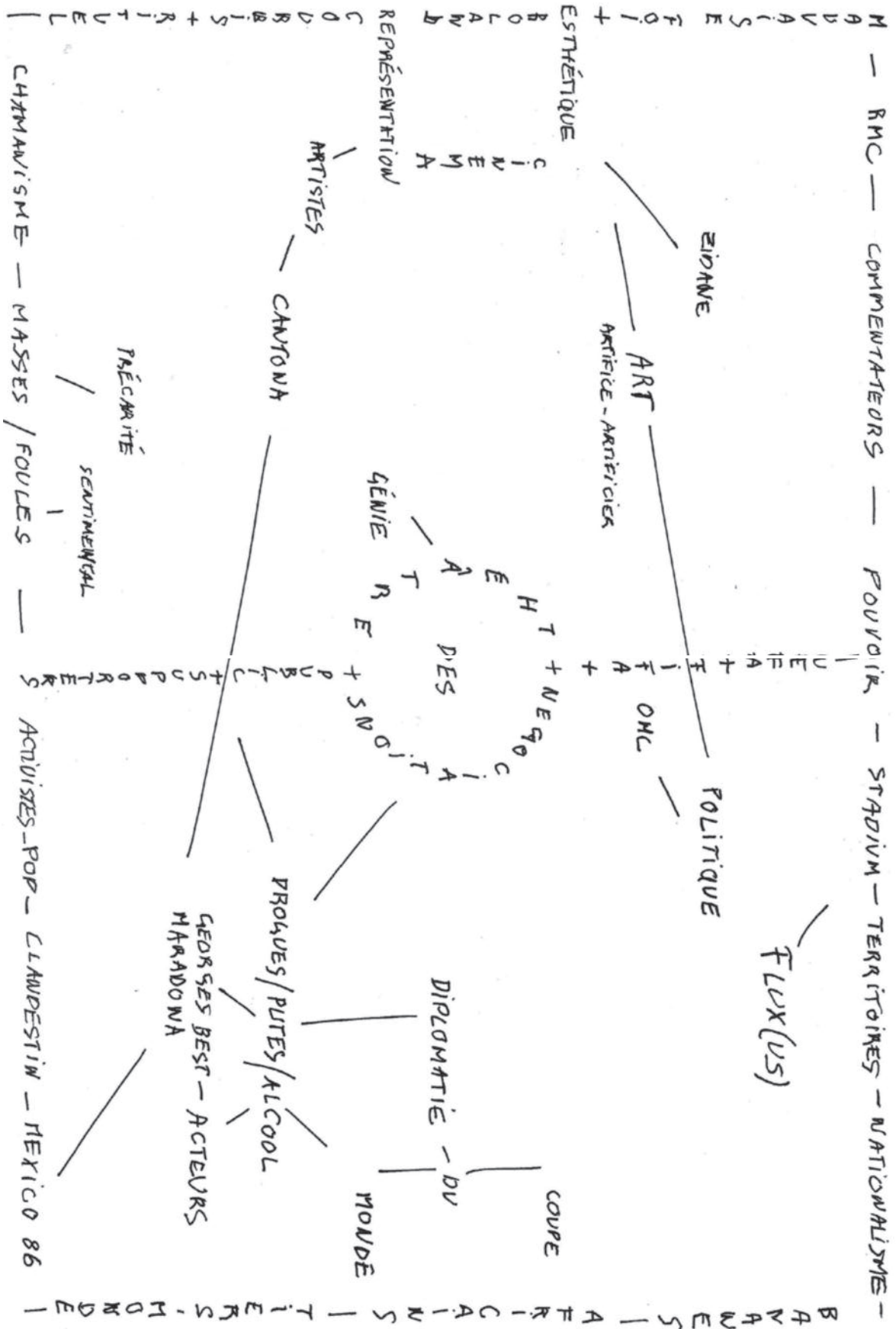
Je me rends compte que ce souci d'écrire les classes populaires n'émerge qu'une fois qu'on en est sorti. Et la manière dont on restitue un monde est d'autant plus délicate qu'on ne le fait pas tout à fait avec les mots de ce monde-même. Les textes feront donc l'objet d'un travail de construction pour être au plus près de la vérité. Par ailleurs, ne souhaitant pas alimenter la mythologie ouvriériste, c'est sans complaisance qu'on a jugé plus utile de leur demander de « supporter » plutôt que de nous raconter combien c'est dur d'être chômeur ou au mieux ouvrier. On va poser notre regard sur ces corps, plus d'une centaine, et on rendra compte ici de ces rencontres dans les stades mais également dans des sphères plus intimes. Ainsi ces portraits sensibles constituent autant de membres d'une grande famille, que je regarde toujours avec bienveillance et tendresse, et qui peuvent tout autant m'effrayer quand j'observe la misère sociale, intellectuelle et politique qui en surgit parfois.

LE MEILLEUR PUBLIC DE FRANCE

On dit traditionnellement des supporters du RC LENS, qu'ils sont le meilleur public de France. Ce titre honorifique historiquement vérifié pour des raisons évidentes de *fair-play*, d'ambiance et d'amour inconditionnel, nous a incités à organiser une rencontre inédite : confronter le public du théâtre au meilleur public de France.

Pourtant « le public » n'existe pas. Pas plus celui du théâtre que celui du football. L'agrégation d'individus devant une proposition spectaculaire est un concours de circonstances qui répond à des logiques sociopolitiques hétérogènes. Qu'y a-t-il de commun entre les foules qui se massent pour écouter le pape au Vatican, le 20h de TF1, un concert des Rolling Stones et un match de football ? Quelle ferveur anime ces corps qui le temps d'une cérémonie parfaitement ritualisée posent leur regard dans la même direction ? Qu'est-ce qui fascine tous ces gens ? De quoi cela est-il une métaphore ?

Schéma



Note de contexte

D'un public à l'autre : le passage du joyeux public traditionnel des stades, connaisseur et gouailleur, à la figure bariolée et nettement plus manipulable du supporter.

Il existe une attitude condescendante et largement partagée qui consiste à, au mieux, folkloriser les amateurs de football, au pire, en faire des porteurs de haines identitaires, de nationalismes xénophobes, à la manière des foules romaines que l'on convie à applaudir les nouveaux mercenaires des stades. La boferie apparente ne serait que le corollaire de salaires de misère, chômage, exclusion, précarité et aliénation culturelle.

Le football-spectacle ne serait finalement que le stade ultime de la fétichisation marchande et relèverait d'une politique d'encadrement pulsionnel des foules, un moyen de contrôle social qui permet la résorption de l'individu dans la masse anonyme, dans le conformisme des automates.

L'engouement suscité par le football est à la croisée de problématiques essentielles :

- Nature du public et marchandisation d'un sport populaire – Figure de l'aliénation et pratique intrinsèquement fasciste ? Si nous n'éluons pas cet aspect du supporterisme, nous travaillerons à faire émerger ce qui constitue le corps essentiel de cette énergie collective qui ne se résume pas à des comportements grégaires.

L'attitude du supporter qui met en scène des jeux/codes identitaires complexes et variés ne doit pas toujours être prise au premier degré ; elle relève assez souvent de cette logique du défi maîtrisé où entre une part d'humour véritable et qui constitue une forme de théâtralité populaire.

LE MONDE DE L'ART ET DU FOOTBALL : UNE HISTOIRE D'AMATEURS ÉCLAIRÉS.

Un supporter est un aficionado, qui par définition est non seulement un passionné mais aussi un connaisseur – dont la qualité du savoir et les critères d'appropriation sont beaucoup moins arbitraires que ceux qui ont cours, par exemple, dans le public artistique. Ainsi il peut arriver qu'un habile communicant passe pour un peintre de talent aux yeux de la critique et des acheteurs. Mais jamais un footballeur n'a été en mesure de duper le public averti sur ses qualités d'aïlier de débordement ou sur la réalité de son intuition tactique.

De même que les guides dans un musée, les commentateurs sportifs par leur capacité à situer l'événement observé (un match ou un tableau) en rapport avec une histoire globale et un contexte socio-géopolitique, peuvent introduire une dimension critique qui dépasse le cadre du « stade ».

Il convient de s'interroger sur l'anthropologie des stades, dans leur dimension historique, identitaire, relationnelle et de réfléchir en termes d'appropriation, d'interactions et de lien social. Les stades ne sont pas des espaces hors-sols. Aussi, ils n'échappent pas aux mouvements qui traversent la société dans son ensemble, comme par exemple, les politiques de gentrification des centres villes. C'est pourquoi on observe peu à peu une baisse de la présence de la classe ouvrière à la faveur d'une politique d'embourgeoisement des tribunes populaires.

Ainsi, l'idée que ceux qui assistent à un match de football seraient un ramassis d'idiots violents est souvent un fantasme d'intellectuel bien né.

Et pour cause, très vite on se rend compte que le football permet aussi de représenter, d'incarner une histoire, des valeurs, un imaginaire et participe donc de la définition des identités (locales et nationales).

Cet encastrement se traduit par des éléments concrets : formation de joueurs issus de la région, implication des entrepreneurs et hommes politiques locaux, mobilisation des supporters qui voient dans le club un vecteur d'expression d'une appartenance locale et sociale, etc. C'est l'une des clefs de compréhension importante de la popularité du football.

En cela, le rapport au territoire n'est pas nécessairement réactionnaire. Pour être un club « moderne », populaire, internationalement connu et économiquement puissant, on ne peut pas simplement se penser comme une entreprise de spectacle, prestataire de services. Il faut donner du sens. Or en football, historiquement, celui-ci est lié à l'inscription territoriale des équipes.

Note d'intention

Zirlib envisage la création contemporaine comme une expérience, un geste sensible/social dont la dimension esthétique la plus exigeante doit se confronter au quotidien le plus banal.

La performance constitue un espace de croisement de différents langages artistiques (plastiques, cinématographiques, chorégraphiques, numériques, sonores...). Le point de départ de notre travail est toujours une rencontre. Rencontre avec une femme de ménage, un éleveur de mouton, un électeur du Front national, un marin. À partir de ces rencontres, se mettent en place des protocoles de recherche qui aboutissent à des formes dont chacun peut s'emparer immédiatement. Cette fois, nous avons opté pour un projet de masse, qui met aux prises des amateurs avec une pratique populaire et mondialisée : le football.



© Pascal Victor

L'ART DU PORTRAIT

Après une immersion d'un an à l'occasion de la saison 2015-2016 aux côtés des clubs de supporters du RC Lens, nous allons réunir 53 membres de ces associations pour créer une performance documentaire singulière. En s'appuyant sur des témoignages individuels et des trajectoires personnelles, cette création donnera à voir et entendre des personnes qui consacrent une part importante de leur vie au supporterisme. À partir de ces comportements parfaitement codifiés, nous observerons comment se mettent en tension les rapports entre l'individu et le groupe, et la façon dont ils se nourrissent au sein d'un rituel extrêmement réglé. Chants, Tifos, travail de chœur, la dimension chorégraphique et plastique de ces cérémonies contemporaines seront au cœur de notre dispositif. Un projet chorégraphique pour 53 supporters à travers lequel nous allons dresser les portraits arrangés et multiples d'une foule en mouvement. Cette « partition gestuelle et documentaire » s'inscrit dans le registre des *happening* performatifs et sensibles.

Entretien Mohamed El Khatib

STADIUM EST UNE PERFORMANCE DOCUMENTAIRE. VOUS AVEZ INVITÉ 53 SUPPORTERS DU RC DE LENS À COLLABORER AVEC VOUS. QUEL A ÉTÉ LE MOTEUR DE CE PROJET ATYPIQUE ?

MOHAMED EL KHATIB : Les stades de football sont de formidables laboratoires politiques et poétiques. On y côtoie le pire comme le meilleur. On peut s’y ennuyer, comme assez souvent au théâtre, mais les émotions sont incomparables. Aujourd’hui, quelqu’un qui me parlerait de spectacle vivant sans jamais avoir mis les pieds au stade Bollaert, à Geoffroy-Guichard, au Vélodrome, ou qui n’a pas regardé le désormais mythique 6-1 du Barça contre le PSG, celui-là ne saurait être un interlocuteur totalement crédible ! Enfin, le stade est le dernier endroit de mixité sociale, le dernier espace où pendant 90 minutes vont se côtoyer classes laborieuses et bourgeoises. Même l’école a perdu cette vocation. Le travail pour *Stadium* a consisté à se rapprocher des classes populaires pour comprendre comment cette passion structure des vies entières à l’échelle d’un territoire.

COMMENT ONT RÉAGI LES SUPPORTERS QUE VOUS AVEZ SOLLICITÉS ?

M. E. K. : Ils ont été méfiants, en premier lieu, car la plupart des observateurs souvent des journalistes sportifs – font le déplacement à la hâte et repartent avec tous les clichés et éléments folkloriques qu’ils avaient en tête dès le départ. Le temps de l’immersion a été la condition nécessaire pour que se tisse un lien de confiance et qu’ils acceptent de venir avec nous sur scène prolonger la rencontre.

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ AVEC EUX APRÈS CETTE IMMERSION ?

M. E. K. : On travaille le moins possible, on s’applique, sur le modèle du ready-made, à toucher le moins possible cet « *état d’origine* » et à le relocaliser sur une scène de théâtre, puis à observer les frictions qui en surgissent. Pour le reste, ce sont des heures et des heures d’entretiens qui constituent la base documentaire de cette recherche.

C’EST UN AUTRE POINT COMMUN AVEC C’EST LA VIE : CE N’EST PAS À PROPREMENT PARLER UN SPECTACLE, MAIS UNE PERFORMANCE DOCUMENTÉE ET DOCUMENTAIRE...

M. E. K. : Oui. L’art dramatique est une pratique qui nous est étrangère. Ce que l’on fait a à voir avec la rencontre avec des gens, puis on essaye de recréer les conditions de cette rencontre vivante pour qu’elle soit partagée en public. À ce titre, les gens ne sont pas interchangeables comme des acteurs, ils sont les documents vivants, des poèmes scéniques écrits avec eux.

C’EST D’AILLEURS UNE LIGNE DE FORCE DANS VOTRE MÉTHODE ET DANS VOTRE OEUVRE : QU’EST-CE QUI VOUS CONDUIT VERS CETTE FORME SINGULIÈRE DE THÉÂTRE DOCUMENTAIRE ?

M. E. K. : Je n’ai pas le sentiment d’aller vers telle ou telle forme, mais plutôt d’être au plus près de la vie. La question est donc : pourquoi demanderais-je à un acteur de prendre la parole à la place de quelqu’un qui a déjà peu accès à la parole alors qu’il la détient au plus vrai ? Pourquoi devrais-je passer par des experts dans le champ théâtral alors que je les combats dans la vie démocratique ? Quel est l’intérêt de voir mourir Alain Delon pour la quinzième fois ? Alors que ma mère, elle, personne ne l’a vue mourir. D’une certaine façon, elle sera toujours plus juste que Delon. Pour le reste, les exercices de style ne m’intéressent pas, les effets de réel non plus ; j’essaie d’œuvrer à ce que nos projets, à petite échelle, changent quelque chose dans la vie de ceux qui les traversent.

POUR STADIUM, VOUS AVEZ MENÉ UNE VÉRITABLE INVESTIGATION DU CÔTÉ DE L’ANTHROPOLOGIE DES STADES, DE LEUR HISTOIRE, DE LEUR IDENTITÉ ET DU LIEN SOCIAL QUI S’Y JOUE. COMMENT AVEZ-VOUS PROCÉDÉ ET QU’EN EST-IL RESSORTI ?

M. E. K. : Nous avons collaboré pendant un an avec le laboratoire SHERPAS de l’université de Liévin, avec des personnalités comme Williams Nuytens et Olivier Choveau qui ont ausculté l’histoire et la sociologie des stades dans le Nord-Pas-de-Calais. Ce sont des chercheurs de très haut niveau qui cumulent le savoir encyclopédique, la tendresse et l’humilité nécessaires à ces sujets, et une curiosité qui les a poussés à accueillir des artistes. Dans le fond, nous faisons le même travail : comprendre et aimer. Notre liberté à nous se situe dans la restitution et les modalités de partage sensible avec le grand public.



© Pascal Victor

DE CETTE LIBERTÉ ÉMANE UN RÉEL RESPECT, VOIRE UNE RÉHABILITATION (FACE AUX PONCIFS DU HOOLIGAN) DU SUPPORTER DE FOOTBALL DANS VOTRE PIÈCE...

M. E. K. : J'ai commencé le football à l'âge de 6 ans et l'ai pratiqué à haut niveau. Tout au long de ma vie, j'ai côtoyé suffisamment de supporters pour avoir éprouvé combien cette pratique populaire permet aussi de représenter, d'incarner une histoire, des valeurs et un imaginaire. Je ne fais pas d'angélisme – vous trouverez toujours votre lot d'idiots qui se cherchent un village –, mais cette immersion nous a permis de vérifier ce que veulent dire « *lien social* » et « *hospitalité* ». Les artistes n'ont aucune leçon à donner de ce point de vue. Par ailleurs, sur le plan politique, le travail des ultras peut être exemplaire, quand ils dénoncent la privatisation des stades, la criminalisation et la judiciarisation outrancière à travers les fichages préventifs dont sont victimes aujourd'hui les supporters, demain les militants associatifs de la société civile. Croyez-moi, si un mouvement révolutionnaire de type Maïdan ou Tahrir voyait le jour en France, les groupes de supporters seraient aux avant-postes, car comme le disait Jean Michel Bruyère : « *Pour faire la révolution, il faut des armes et du courage, toutes choses dont les artistes manquent par ailleurs* ».

À PROPOS DE CITATIONS, VOUS METTEZ EN EXERGUE CETTE PHRASE DE DELEUZE : « *FONDAMENTALEMENT, QU'EST-CE QUI DIFFÉRENCIE UN PUBLIC DE THÉÂTRE D'UN PUBLIC DE FOOTBALL ? JE VEUX DIRE HORMIS LA TENUE VESTIMENTAIRE ?* » VOTRE PIÈCE SE DONNE-T-ELLE POUR DÉFI DE RÉPONDRE EN PARTIE À CETTE QUESTION ?

M. E. K. : Je travaille à réduire les distances, qu'elles soient physiques, sociales ou symboliques. La mise à nu provoquée par nos dispositifs réduit chacun au plus strict nécessaire, et cette nécessité de la vie (le désir, le chagrin, l'amour, la consolation...) nous réunit et nous touche tous, qui que nous soyons.

Témoins

Yvette, 84 ans.

Je suis supportrice des Sang et Or depuis 1977. Je n'ai jamais raté un match. En 1997, mon mari m'a dit : « *Je n'en peux plus de ton football, je n'en peux plus de voir la maison toute jaune et rouge, maintenant tu choisis, c'est moi ou le football.* » J'ai choisi le RC Lens sans hésiter... *(elle rit)*

Francis, 43 ans.

Le problème c'est l'arrêt Bosman. Quand la Cour de Justice Européenne a organisé la dérégulation libérale des transferts de joueurs, on s'est retrouvés avec plus de joueurs étrangers que de joueurs lensois. Mais l'autre problème c'est que c'est à partir de ce moment qu'on a commencé à gagner des titres...

Kévin, 32 ans.

On a demandé au CE de l'usine de nous financer nos abonnements pour la saison prochaine à Bollaert. Le patron a dit oui tout de suite. Pendant que vous êtes au stade, vous viendrez pas m'emmerder avec vos syndicats.

Kévin, 24 ans.

C'est vrai qu'avec mon père on va au stade pour se défouler et insulter tout le monde. Surtout les arbitres. C'est pas toujours facile, faut s'adapter à chaque fois. Par exemple l'année dernière, l'arbitre il avait perdu sa mère la veille du match. On a fait une minute de silence et tout. On n'allait pas le traiter de fils de pute comme d'habitude. Mais au bout de 8 minutes de jeu, il nous refuse un but. Du coup mon père a eu l'idée géniale de le traiter d'orphelin de pute !



© Pascal Victor

Actions avec les publics

Un tournoi de foot aux règles décalées aussi folles qu'innovantes !

DIM. 1^{er} OCT. | DE 13H À 16H | DEVANT LA COLLINE

Un tournoi de foot avec les membres du collectif Zirlib et les équipes du Festival d'Automne à Paris, du Théâtre de la Ville et de La Colline. La Colline et l'association Tatane, en lien avec le collectif Zirlib, organisent un tournoi de foot, ouvert à tous, rue Malte-Brun, devant l'entrée du théâtre. Joueurs émérites ou pas, enfants, mamans, seniors, spectateurs ou non du théâtre sont invités à vivre un moment convivial et réinventer du lien social.

Les règles du jeu seront les règles Tatane, avec des noms aussi improbables que « **La Lionel Jospin** » où un joueur qui rate une occasion immanquable doit en tirer les conséquences en se retirant définitivement du terrain et en faisant une déclaration solennelle ; « **La Éric Cantonna** » où une réclamation faite avec talent et poésie peut faire annuler un but encaissé ; ou encore « **La pieds carrés** » où les joueurs jouent le match en inversant leur chaussure... Les éducateurs piocheront dans plus de 50 règles délirantes pour animer des matchs qui se joueront en 3 contre 3, sur des terrains balisés rue Malte-Brun. Les inscriptions auront lieu sur place pour constituer des équipes mêlant tous les profils et tous les talents. Lors de cette journée, une buvette sera installée devant l'entrée de La Colline pour permettre les échanges entre les participants.

Tatane est un mouvement collectif et populaire, créé en 2011, dont le but est de remettre le jeu et le lien social au cœur de la pratique du foot. Le mouvement est né d'un manifeste co-écrit par Vikash Dhorassoo (footballeur international), Brieux Férot (*So Foot*) et Pierre Walfisz (producteur) dont la devise est « *Pour un football durable et joyeux* ». Le cœur de l'association est son école de foot créée afin de permettre aux filles et aux garçons de pratiquer ensemble un football créatif et populaire. Tatane est aussi un lieu de rencontres de talents en tous genres (éducateurs, sportifs, artistes, politiques, entrepreneurs, universitaires, experts...) avec un laboratoire de création d'actions culturelles, sportives et sociales.

<http://tatane.fr/>



© Pascal Victor

Biographies



© Yohanne Lamoulère

MOHAMED EL KHATIB

Auteur, metteur en scène et réalisateur, grandit dans le Loiret, doit entrer au centre de formation du PSG avant qu'une blessure au genou le fasse renoncer à ses espoirs sportifs. Il fait khâgne et Sciences-Po, puis une thèse de sociologie, cofonde un collectif de danseurs, comédiens et plasticiens en 2007, du nom de Zirlib, sur un postulat simple : « L'esthétique n'est pas dépourvue de sens politique. » Il développe des projets de fictions documentaires singuliers. À travers des épopées intimes, il invite tout à tour un agriculteur, une femme de ménage, des marins à cosigner avec lui une écriture du réel. Après ***finir en beauté***, présenté au Théâtre de la Ville hors les murs en 2016, et ***Moi, Corinne Dadat***, également accueilli par le Théâtre de la Ville en 2016 et à La Colline en 2017, il poursuit avec des supporters du Racing Club de Lens son exploration de la classe ouvrière. Mohamed El Khatib est artiste associé au Théâtre de la Ville.

FRÉDÉRIC HOCKÉ

Plasticien, il travaille l'image sous toutes ses formes : photographie, peinture, dessin, vidéo, animation, lumière, scénographie... À côté d'un travail de recherche personnel principalement tourné vers la pratique photographique et l'installation, il travaille depuis de nombreuses années pour le spectacle vivant. Il codirige la compagnie Sans Soucis et For Want Of A Better, collabore avec le Clair-obscur et anime avec Violaine de Cazenove un laboratoire en scénographie. Il a rejoint Zirlib en 2013 autour des projets ***finir en beauté*** (L'L) et ***Moi, Corinne Dadat***.

VIOLAINE DE CAZENOVE

Elle se forme à l'ENSAV de La Cambre à Bruxelles (2002-2007) en tant que costumière et scénographe. Passionnée par la transformation d'objets, la manipulation d'accessoires au service du jeu et de l'imaginaire, elle s'efforce d'orienter son travail vers cette dimension du spectacle vivant, afin de construire petit à petit, au fil des projets de créations très différents pour lesquels elle travaille, un univers plastique, onirique et esthétique bien à elle. Elle réalise la scénographie et les costumes pour la Compagnie Rualité, et leur création chorégraphique ***ZH***, ainsi que pour la Compagnie Habaquq et leurs divers projets théâtraux (***Dans la Jungle des villes***, ***L'Invention de MOI***). Elle est cette année en création (***Les Enfants pâles***) avec la compagnie Sans Soucis.

ÉRIC DOMENEGHETTY

D'abord pompier puis ambulancier, il s'est produit en 1992 à Vaison-La-Romaine avant de se tourner vers la scène où il a côtoyé Michel Piccoli (***Merci***), Dustin Hoffman (***Playstore***). Comme improvisateur et danseur, il a notamment travaillé avec Mark Tompkins, Karine Pontiers, Cécile Loyer... Nous n'allons pas ici énumérer la totalité des 37 spectacles de danse auxquels il a participé, mais ce que l'on peut certifier, c'est que c'est un danseur tout aussi singulier qu'excellent malgré son âge.

“Confronter l'intimité du spectateur à celle mise en jeu sur le plateau”

Prenant des formes multiples, le théâtre de **MOHAMED EL KHATIB** puise au plus intime des êtres pour chercher à créer des liens avec le public.

Stadium, C'est la vie et Conversation entre Mohamed El Khatib et Alain Cavalier : que représente pour vous le fait d'avoir trois spectacles à l'affiche du Festival d'Automne ?

Mohamed El Khatib – Une grande marque de confiance de leur part. Certes, ils connaissent mon travail... mais c'est un geste fort et une véritable prise de risques, car il s'agit de trois créations, et des propositions qui n'ont rien à voir entre elles. On est dans le monumental avec les supporters du RC Lens qui débarquent à quatre-vingts sur le plateau dans *Stadium. C'est la vie* est un dialogue très intime entre deux comédiens qui témoignent de la perte de leur enfant. Enfin, dans *Conversation...*, je suis sur scène avec le réalisateur Alain Cavalier pour une rencontre qu'on a voulue très informelle chaque soir.

Vous vous présentez comme un fils d'ouvrier.

C'est un élément factuel de ma trajectoire, j'ai fait des études de sociologie et ça me permet de savoir l'importance de désigner l'endroit d'où l'on parle. Mon père travaillait dans une fonderie, ma mère était femme de ménage. Tous deux étaient analphabètes, mais ils avaient l'intuition

que l'avenir de leurs enfants passerait par les livres. Mes parents avaient l'obsession que nous devions bien travailler à l'école. Le fils d'ouvrier que je suis a continué à fréquenter son milieu d'origine tout en faisant Sciences-Po et une thèse de sociologie. Longtemps, j'ai eu le sentiment d'avoir le cul entre deux chaises avec, d'un côté, ce nouveau milieu d'appartenance et, de l'autre, celui de mes origines. Le théâtre me permet de travailler à leur réconciliation.

Finir en beauté, le spectacle qui vous a révélé, avait pour sujet la maladie et la mort de votre mère.

Vouloir témoigner de ma mère dans ces conditions m'a mis au pied du mur. Avec *Finir en beauté*, j'ai dû inventer une approche sans concession de l'acte de faire du théâtre pour parler d'un sujet aussi intime. J'ai vécu ce projet comme une renaissance. Il fallait que j'arrête de m'encombrer d'artifices inutiles. Aller à l'essentiel de ce qu'il y avait à raconter sur elle. Alors que je ne suis pas acteur, la forme de mon théâtre a émergé du fait que j'étais le seul à pouvoir témoigner de l'effet de sa perte sur moi. Une condition sine qua non pour partager avec d'autres cette histoire d'amour qui nous liait. C'était comme si ma mère m'autorisait à

pousser mon geste artistique au bout, sans que j'ai à m'inquiéter de sa radicalité. Cela m'a permis de dépasser le tabou de ce qui ne se dit pas en public. Après, avec *Moi, Corinne Dadat*, j'ai invité une femme de ménage à témoigner de l'histoire de sa vie sur le plateau.

Quelle est votre méthode pour approcher de l'intime ?

J'ai l'ambition de fabriquer les conditions d'une confrontation entre l'intimité de chaque spectateur et celle qui est mise en jeu sur le plateau. La clé, c'est le temps passé pour gagner la confiance. Il s'écoule en moyenne deux ans entre mon désir d'un spectacle avec une personne ou un groupe et sa réalisation. C'est toujours une forme d'immersion dans le monde de l'autre. Il est nécessaire qu'une relation de confiance se crée sur le long terme avec ceux avec qui je souhaite travailler pour aller au-delà des idées reçues, les leurs comme les miennes, et que les masques tombent.

Stadium est une manière de revenir à vos premières amours footballistiques.

Mon père voulait que je devienne footballeur professionnel sans arrêter mes études. J'ai pratiqué le foot

à un haut niveau en faisant partie de l'équipe de France junior. J'ai davantage vibré dans les stades qu'au théâtre. Je voulais contredire l'idée que les supporters fabriquent un milieu grégaire et raciste; cette réalité existe, mais elle est très minoritaire. Pour *Stadium*, tout est parti d'un titre lu dans *L'Equipe* qui qualifiait les supporters du RC Lens "de meilleur public de France". J'ai voulu confronter le meilleur public du foot avec le public des théâtres. On ne s'étonnera pas non plus que j'ai demandé à Corinne Dadat de tenir la baraque à frites qui ouvre à l'entracte et symbolise l'un des bonheurs de la mi-temps.

Dans *C'est la vie*, vous demandez à un père et à une mère de témoigner de la perte d'un enfant...

Le projet est né par hasard. Deux amis comédiens sont venus voir *Finir en beauté* le même soir. Chacun d'eux venait de perdre leur enfant. Pour Daniel Kenigsberg, il s'agissait d'un fils de 25 ans; pour Fanny Catel, d'une fillette de 5 ans. La discussion a commencé sur le fait que perdre une mère n'était rien par rapport à la disparition d'un enfant. On est rapidement tombés d'accord sur l'impossibilité de quantifier la douleur. On s'est vite aperçu aussi qu'il n'y avait pas de mot en français pour désigner celui qui fait face au deuil d'un enfant. Notre premier désir a été de combler ce manque et de témoigner de la manière dont la vie continue après une telle tragédie. C'est ainsi qu'est née cette pièce.

Comment avez-vous rencontré le réalisateur Alain Cavalier et quels sont les enjeux du spectacle qui vous réunit?

A l'époque de *Finir en beauté*, j'avais été très impressionné par son film *Pater*. J'ai pris contact avec lui. Je voulais disposer de la même caméra pour filmer ma mère et réaliser les interviews de ses médecins. Nous avons décidé de nous voir suite à cette première demande. Le hasard a voulu que chacun de nous vienne au rendez-vous avec sa caméra. "Combien l'avez-vous achetée?" m'a-t-il

demandé. J'ai répondu "5 000 euros". Et lui d'enchaîner : "Vous vous êtes fait avoir, la mienne ne m'a coûté que 800 euros. Si vous voulez, je vous rembourse la différence." Je n'ai évidemment pas accepté d'être remboursé, mais ce fut le début de notre amitié. Depuis, nous avons pris l'habitude d'échanger sur nos rêves à chacune de nos rencontres. Ce sera le sujet de *Conversation...* que l'on imagine comme une discussion à bâtons rompus. Face à un comité restreint de quatre-vingts spectateurs, on va s'amuser de la réalisation d'un portrait croisé qui va passer par la mise au jour de nos inconscients respectifs. Une double psychanalyse ouverte à la présence d'autrui si l'on peut dire. Propos recueillis par Patrick Sourd

Stadium conception et réalisation Mohamed El Khatib et Frédéric Hocké, du 27 septembre au 7 octobre à La Colline-Théâtre national avec le Théâtre de la Ville, Paris XX^e, tél. 01 44 62 52 52, www.colline.fr; le 12 octobre au Théâtre Alexandre-Dumas, Saint-Germain-en-Laye, tél. 01 30 87 07 07, www.tad-saintgermainenlaye.fr; le 13 octobre au Théâtre de Chelles, tél. 01 64 21 02 10, www.theatre.chelles.fr; le 14 octobre au Théâtre Louis-Aragon, Tremblay-en-France, tél. 01 49 63 70 58, www.theatrelouisaragon.fr; le 10 novembre à L'Avant Seine-Théâtre de Colombes, tél. 01 56 05 00 76, www.lavant-seine.com; les 16 et 17 novembre au Théâtre du Beauvaisis, Beauvais, tél. 03 44 06 08 20, www.theatredubeauvaisis.com

C'est la vie texte et conception Mohamed El Khatib,

du 10 au 22 novembre au Théâtre de la Ville – Espace Pierre Cardin, Paris VIII^e, tél. 01 42 74 22 77, www.theatredelaville-paris.com

Conversation entre Mohamed El Khatib et Alain Cavalier

une proposition de Mohamed El Khatib et Alain Cavalier, du 14 au 22 décembre au Théâtre de la Ville – Espace Pierre Cardin, Paris VIII^e, tél. 01 42 74 22 77, www.theatredelaville-paris.com

Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

Mohamed El Khatib : « Parce que c'est la vie »

La parole est à l'auteur et metteur en scène, dont deux spectacles ainsi qu'une conversation sur scène avec le réalisateur Alain Cavalier sont au programme

Mohamed El Khatib raconte le chemin qui l'a mené de part et d'autre de la Méditerranée, sur les rives du théâtre et du cinéma. Il présente deux spectacles : *Stadium*, avec 58 supporters du Racing Club de Lens, et *C'est la vie*, avec deux comédiens qui ont perdu un enfant. Il parle aussi de *Renault 12*, son premier film, et des conversations qu'il poursuit avec Alain Cavalier.

Une enfance

« Mon père a traversé le détroit de Gibraltar dans des conditions très chaotiques pour rejoindre l'Europe, au début des années 1970. Il venait du Rif, d'une famille de douze enfants, et il fuyait la misère économique et sociale du Maroc. Ses frères aînés sont allés en Belgique et aux Pays-Bas. Lui s'est arrêté en France. Ma mère l'a rejoint en 1978, grâce au regroupement familial. Je suis né en 1980, à Beaugency, une petite ville à côté d'Orléans, où j'ai grandi. J'ai deux sœurs aînées, et deux plus jeunes. Mais, pour ma mère, c'était comme si j'étais le dernier. Elle disait toujours : *"Laissez-le faire, c'est mon petit lion."* Ça m'a donné beaucoup de confiance.

Mon père travaillait à la fonderie de Meung-sur-Loire, comme tous les ouvriers de la région, qui se bousillaient la santé en cassant de l'acier. Régulièrement, il y avait des morts, des gens qui tombaient dans la fonte. Ce qui était terrible, c'est qu'on ne pouvait pas récupérer les corps. C'est arrivé à notre voisin, et ça m'a beaucoup marqué. Un jour, pendant le ramadan, mon père a oublié sa nourriture pour la rupture du jeûne. Je suis allé lui apporter. J'ai traversé l'usine, j'ai vu l'enfer. Mon père m'a soulevé dans ses bras, et il m'a dit : *"Tu vois, tu as intérêt à travailler à l'école parce que je ne veux pas que tu finisses ici."*

J'ai suivi la leçon. Je n'avais pas le choix, la pression était très forte, et se résumait simplement : il fallait que je sois premier de la classe. Les livres étaient sacrés pour mon père, qui m'a fait apprendre le Coran par cœur. Ça m'a servi il y a quelques années, quand je suis allé à Jérusalem. Ma mère voulait que je visite la mosquée Al-Aqsa. À l'entrée, un homme m'a dit : *"C'est réservé aux musulmans."* *"Je suis musulman"*, ai-je répondu. En fait, je suis athée, même si je suis musulman par mon éducation. Il m'a dit : *"Très bien, récitez-moi la 63^e sourate du Coran."* Il y

avait longtemps que je ne priais plus, mais la sou-
rate est ressortie, comme par enchantement. »

Des rencontres et du football

« Par l'éducation nationale, j'ai fait deux rencontres importantes : Jean-Claude Buisset, un géographe passionné, qui m'a donné le goût de toucher à tout, et Claude Mariani, un professeur d'espagnol que j'ai eu en hypokhâgne. À la première colle, il m'a mis 2 sur 20 et m'a dit : *"Votre niveau est catastrophique, mais vous avez de bonnes intuitions."* Une semaine plus tard, il m'a donné la grammaire d'espagnol dont il est l'auteur : *"Voilà, je sais que vous n'avez pas les moyens de vous la payer. Travaillez. Je vous fais confiance."* Un peu plus tard, quand j'étais à Sciences Po, à Rennes, j'ai fait un stage au Mexique. Je travaillais pour *Le Monde diplomatique*. J'écrivais des papiers, notamment en culture. Ma fierté était d'envoyer le journal à Claude Mariani, en lui disant : *"Voilà, j'ai commencé avec 2 sur 20, et grâce à vous je peux écrire en espagnol."*

À côté des études, il y avait le football, qui prenait beaucoup de place. J'y jouais depuis que j'avais 7 ans, mais c'est devenu sérieux quand j'étais en seconde. J'étais milieu de terrain, en équipe de France junior. Le Paris-Saint-Germain m'a proposé un contrat quand j'avais 17, 18 ans. Si je signais ce contrat, il fallait que j'arrête mes études et fasse une petite formation professionnelle, compatible avec le centre de formation. J'ai refusé, mais si j'avais pu poursuivre des études de haut niveau en parallèle, je crois que ça m'aurait plu de devenir footballeur. J'ai continué à jouer, pour moi. J'ai arrêté il y a deux, trois ans, à la suite de blessures. Jusqu'alors, je rentrais tous les dimanches à Orléans pour jouer, même si je tournais avec mes spectacles. J'en tenais compte dans mes plannings. Les directeurs de théâtre ne comprenaient pas : *"Mais pourquoi tu ne veux pas jouer samedi soir ?"* »

Le théâtre et la vie

« Le théâtre est venu très tard. Pendant ma scolarité, j'y suis allé une fois par an, par obligation et pour voir des pièces, souvent de Molière, souvent mauvaises. Puis j'ai été invité par les Ceméa [Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active], qui font un remarquable travail d'éducation populaire, au Festival d'Avi-

gnon, en 2004. Cette année-là, on pouvait voir des spectacles de Frank Castorf, Thomas Ostermeier, Rodrigo Garcia, qui m'a beaucoup touché, et Jan Lauwers, qui m'a transporté. Quand j'ai vu sa *Chambre d'Isabella*, je me suis dit : *"Si on peut faire du théâtre comme ça, alors je veux faire du théâtre."* J'ai commencé à monter des spectacles avec des amis, en amateur. En 2010, j'ai envoyé un texte, *A l'abri de rien*, à des théâtres. Yvon Tranchant, qui dirigeait la scène nationale de Sète, l'a lu. Il m'a dit : *"Venez, on fait un essai."* J'ai monté la pièce, ce n'était pas une réussite. Yvon Tranchant et Claire Verlet, du Théâtre de la Ville, m'ont dit : *"Il y a quelque chose qui cloche, mais vous avez un univers, il faut continuer."* Ça m'a fait un peu l'effet de la grammaire de Claude Mariani. Je me suis senti encouragé, et j'ai continué.

A l'abri de rien partait d'une question simple : pourquoi suis-je plus touché par la mort de mon chien que par celle de 8 000 Tchétchènes ? Ensuite, chez Josef Nadj, qui dirige le Centre chorégraphique d'Orléans, j'ai fait *Sheep*. J'ai mis sept danseurs et un mouton sur scène. Je voulais voir qui était le plus docile. Après la mort de ma mère, en 2012, j'ai écrit *Finir en beauté*. Ça a été comme un acte de naissance, comme si ma mère me disait : *"Sois toi, va à l'essentiel."* J'ai éliminé les acteurs, je suis venu en scène, seul, avec le magnétophone avec lequel j'avais enregistré ma mère, à l'hôpital. J'ai trouvé ma voie à ce moment-là. Le spectacle a été créé en 2014 à Marseille, puis joué à Avignon, dans le "off", en 2015. Depuis, il a fait le tour du monde.

Daniel Kenigsberg et Fanny Catel sont venus voir *Finir en beauté*. Ils étaient dans *Sheep* mais ne se connaissaient pas, car Daniel était présent uniquement par sa voix, en off. Ils ont été très touchés. On a passé la soirée ensemble. Tous les deux ont perdu un enfant : Fanny, une petite fille de 5 ans, Daniel, un fils de 25 ans. On a continué à se voir. Un jour, je leur ai envoyé un mail : *"Je ne sais pas ce que c'est de perdre un enfant, mais j'ai perdu une mère, et la résilience, cette idée qu'avec un peu d'efforts on va y arriver, je ne la supporte pas. On pourrait peut-être faire un travail ensemble."* Ils ont accepté, et cela a donné *C'est la vie*. »

Ta mère et le stade

« Mon père n'est pas venu voir *Finir en beauté*. Quand le texte a été imprimé, il a vu la dédicace : "A Yamna", le prénom de ma mère. Il a refermé le livre : "Il n'y en a que pour ta mère de toute façon." A ce moment-là, je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose sur mon père. Comme il est un supporter de football éclairé, j'ai fait *Stadium*. J'ai choisi Lens, dont le public est considéré comme le meilleur de France, avec celui de Saint-Etienne. J'ai pris un abonnement, je suis allé voir des matchs, on a rencontré des supporters, dans les bars. Je dis "on" parce qu'on croit souvent que je travaille seul, mais je ne pourrais pas faire mes spectacles sans ceux qui m'entourent, ni les directeurs comme Gilbert Langlois, à Douai, qui soutient *Stadium* depuis le début.

Il y a 58 supporters dans *Stadium*. Le premier que j'ai rencontré m'a dit : "Je suis petit-fils de mineur, communiste, j'ai froid dans le dos quand je vois Marine Le Pen arriver dans le stade, où je sais que, sur les 40 000 spectateurs, 20 000 votent *Front national*." Le spectacle me permet de traiter cette question par le biais du foot, comme celle de la passion, avec les dégâts qu'elle peut entraîner dans la vie privée, celle de la famille ou du lien social, parce qu'il y a une solidarité entre les gens, une prise en charge collective que la société n'exerce plus, ou difficilement. Il y a aussi la question politique, à travers les "ultras", ceux qui luttent contre la criminalisation et la judiciarisation des stades. Au début, les groupes de supporters étaient très méfiants entre eux. Certains ne voulaient pas des autres : "C'est des beaufs", disaient-ils. Puis ils ont appris à se connaître et leurs préjugés sont tombés. C'est assez touchant. Le travail avec eux repose sur la confiance, mais j'essaye de les déséquilibrer en permanence, pour que le spectacle ne se fige pas. J'aime assez me retrouver en danger, comme avec ma mère dans *Finir en beauté*. Retrouver une forme de fragilité. Le risque, avec les supporters, est que l'un décide de ne pas venir jouer, parce que c'est l'anniversaire de sa nièce, par exemple. En faisant ça, il me rappelle que je ne fais que du théâtre. Et que la vie c'est plus important, finalement. »

Alain Cavalier et la Renault 12

« Quand je suis allée voir *Pater* [2011], le film d'Alain Cavalier, je me suis dit que je voulais la même caméra que celle avec laquelle ils se filment, Vincent Lindon et lui. Je me suis endetté pour acheter une caméra Sony, que j'ai payée 4 500 euros, et je suis allé filmer ma mère. Puis j'ai écrit à Alain Cavalier en lui disant que j'avais la même caméra que lui. On s'est rencontrés, je suis arrivé avec ma caméra, il l'a regardée et m'a dit : "Ce n'est pas la même que moi. Vous l'avez payée combien ? – 4 500 euros. – Vous vous êtes fait avoir, la mienne coûte 800 euros." Et là, très classe, il me dit : "Vous voulez que je vous rembourse la différence ?" J'ai dit : "Non, mais, si voulez, on pourrait faire la chose suivante : vous venez une semaine à Orléans, où je joue *Finir en beauté*. Les gens voient le spectacle à 19 heures, un de vos films à 21 heures, puis on se retrouve en petit comité, et on parle." Il a accepté. Ce sont ces conversations que nous allons poursuivre, cet automne. Des conversations informelles, sur nos histoires, le théâtre et le cinéma.

Je suis en train de finir mon premier film, *Renault 12*. Après la mort de ma mère, un de mes oncles m'a appelé du Maroc pour me dire que je devais venir récupérer l'héritage, et qu'il fallait que je vienne en Renault 12. J'en ai acheté une sur Leboncoin et je suis parti, sans savoir quel était l'héritage, ni pourquoi il fallait une Renault 12. Mon oncle ne voulait pas me le dire : "Pose pas de questions. Tu verras." Je suis allé dans le Rif, d'où venait ma mère, et j'ai compris : l'héritage, c'était un champ de 4 hectares, sur lequel est cultivé du chanvre qui sert à la production de cannabis. Les feuilles sont transportées sur des Renault 12 parce que ce sont des voitures très véloces en montagne et facilement réparables. Comme je ne savais pas quoi faire de cet héritage cocasse, j'ai décidé d'en faire un film, un road-movie entre Orléans et le Maroc, sur le mode documentaire. La Renault 12, elle, sera exposée à la Fondation Cartier. Les gens pourront monter dedans. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE SALINO

TOURNÉE 17-18

12 oct. 2017	Théâtre de Saint-Germain-en-Laye
13 oct. 2017	Théâtre de Chelles
14 oct. 2017	Théâtre de Tremblay
22 oct. 2017	Channel à Calais
10 nov. 2017	L'avant-scène théâtre de Colombes
16 & 17 nov. 2017	Théâtre de Beauvais
24 & 25 nov. 2017	Festival Mettre en scène, TNB Rennes
1 ^{er} fév. 2018	Esp. Malraux, Joué-les-Tours , en co-accueil avec CDN Tours
2 fév. 2018	Centre dramatique national Tours
3 fév. 2018	Scène nationale Orléans
16 & 17 mars 2018	Scène nationale Châteauvallon
10 au 14 avr. 2018	Le Grand T, Nantes
26 mai 2018	Pôle culturel Alfortville

CONSEIL LITTÉRAIRE

- **Stadium** (LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS)

En 80 pages illustrées de nombreuses photos ce livre propose non seulement de larges extraits du texte du spectacle mais aussi des propos qui ont contribué à enrichir la démarche documentaire de Mohamed El Khatib.

- **C'est la vie**

(UNE FICTION DOCUMENTAIRE) (LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS)

Alors voilà, j'aimerais vous inviter à participer à un travail, qui n'a rien de psychanalytique, qui n'aura aucune vertu apaisante – j'en ai conscience –, à nous revoir pour réfléchir à la notion suspecte de « deuil ». Je ne connaissais pas vos enfants, je ne crois pas les avoir croisés, en tout cas je ne m'en souviens pas. J'aimerais que vous puissiez me parler d'eux, de leur disparition de votre vie.



C'est la vie

DU 10 AU 22 NOVEMBRE 19 H
DIMANCHE 12 NOVEMBRE 15 H
À L'ESPACE CARDIN STUDIO

TEXTE & CONCEPTION **Mohamed El Khatib**
RÉALISATION **Fred Hocké & Mohamed El Khatib**
ASSISTANTAT DE PROJET **Coraline Cauchi**

AVEC **Fanny Catel & Daniel Kenigsberg**

« C'est la vie » : curieuse expression, ici reprise en titre du spectacle de Mohamed El Khatib, pour parler avec délicatesse de la mort qui survient. La mort s'inscrit certes dans le cycle de la vie, mais n'y a-t-il pas quelque insupportable injustice lorsque la Faucheuse vient ôter la vie d'un enfant ? Un tel deuil est, pour l'auteur-metteur en scène, « *un territoire abandonné par la langue* ». Après finir en beauté, où il évoquait sa propre mère, il réunit deux acteurs, Fanny Catel et Daniel Kenigsberg, qui ont été confrontés au même moment (janvier 2014) à la perte d'un enfant. « *Pour moi, confie Mohamed El Khatib, ils n'étaient dès lors plus des acteurs, mais des personnes dotées d'une qualité nouvelle et peu répandue, celles qui savent avec une acuité rare combien il y a un AVANT et un APRÈS.* » Un spectacle qualifié de « performance documentaire » : « *le document à partir duquel nous avons créé cet acte de partage, constitue l'essence même de ce qui va fonder la représentation.* »

J.-M. A.

Conversation entre Mohamed El Khatib & Alain Cavalier

DU 14 AU 22 DÉCEMBRE 20 H 30
DIMANCHE 14 DÉCEMBRE 17 H
À L'ESPACE CARDIN STUDIO

UNE PROPOSITION DE **Mohamed El Khatib & Alain Cavalier**

Le cinéaste **Alain Cavalier** et le metteur en scène **Mohamed El Khatib**, qui se sont rencontrés à la faveur d'une caméra achetée par erreur, vont se livrer à l'auscultation méthodique de rêves qui les ont occupés et préoccupés. Ce double portrait, de part et d'autre de la Méditerranée, n'aboutira ni à un film ni à une pièce de théâtre, mais à l'essence publique d'une micro-histoire de deux vies si différentes mais étrangement croisées. La musique sera assurée par le *Carillon de Vendôme* composée en 1420.